Document généré le 19 avr. 2024 13:13

Laval théologique et philosophique

Gabriel Flynn, dir., *Yves Congar. Théologien de l'Église.* Traduit de l'anglais et de l'italien par Dominique Barrios-Delgado, Jean Prignaud et Jacques Mignon. Paris, Les Éditions du Cerf, 2007, 445 p.

Gilles Routhier

Volume 65, numéro 1, février 2009

Les sciences des religions dans l'espace public contemporain

URI : https://id.erudit.org/iderudit/037950ar
DOI : https://doi.org/10.7202/037950ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Routhier, G. (2009). Compte rendu de [Gabriel Flynn, dir., *Yves Congar. Théologien de l'Église.* Traduit de l'anglais et de l'italien par Dominique Barrios-Delgado, Jean Prignaud et Jacques Mignon. Paris, Les Éditions du Cerf, 2007, 445 p.] *Laval théologique et philosophique*, *65*(1), 176–177. https://doi.org/10.7202/037950ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

verbal, tout comme les vitraux du Moyen Âge. Le monde occidental est peut-être à la veille d'un véritable renouveau de l'art de l'icône, capable de relever le niveau spirituel des croyants, de leur redonner le goût de la contemplation de cette beauté, dont Dostoïevski affirme qu'elle sauvera le monde.

La deuxième partie de cet ouvrage traite des fols en Christ. L'A. retient deux grands noms qui ont marqué la littérature russe au XIXe siècle : Tolstoï (1828-1910), l'écrivain attaché au Christ mais niant sa divinité ; Dostoïevski (1821-1881), le plus grand romancier de tous les temps. L'A. ne peut s'empêcher de souligner, en conclusion, le nom d'Alexandre Men, assassiné à coup de hache en 1990, alors qu'il se rendait à son église. Ce prêtre pour les temps présents ne craint pas d'affirmer que le christianisme n'a fait, jusqu'à présent, que de petits pas très timides dans l'histoire du genre humain. Bien des paroles du Christ demeurent encore incompréhensibles à la grande majorité des chrétiens. Il faudra du temps.

L'A. conclut ce livre admirable en affirmant qu'il est légitime de s'interroger, comme Dostoïevski, sur l'avenir de la foi chrétienne. Cette civilisation, obnubilée par ses avancées technologiques, gavées de gadgets de tout ordre, à qui l'on offre des lambeaux de culture séculière, a toujours besoin de croire. Les témoins de l'absolu sont toujours là. Certains paient de leur vie pour le faire savoir. Personne ne peut les en empêcher.

Nestor TURCOTTE
Matane

Gabriel FLYNN, dir., **Yves Congar. Théologien de l'Église.** Traduit de l'anglais et de l'italien par Dominique Barrios-Delgado, Jean Prignaud et Jacques Mignon. Paris, Les Éditions du Cerf, 2007, 445 p.

À l'occasion du centenaire de la naissance d'Yves Congar (2004), Gabriel Flynn a invité plusieurs théologiens ou historiens (20), dont un seul Français, à relire l'œuvre d'Yves Congar.

L'ouvrage se divise en cinq parties : la première, davantage protocolaire, présente de brèves contributions de quatre personnalités chrétiennes, issues respectivement du catholicisme, de l'orthodoxie, de l'anglicanisme et du luthéranisme, qui rendent hommage — dans des termes parfois assez convenus — à Yves Congar. La deuxième partie, plus substantielle, aborde en cinq chapitres l'œuvre théologique d'Yves Congar, relisant sa contribution à la théologie de la Tradition, de la Réforme, de la pneumatologie et de la théologie du laïcat. À cela s'ajoutent deux chapitres sur le rapport de Congar au thomisme et sur le caractère ecclésial de son œuvre théologique. La troisième partie présente en trois chapitres, dont un signé de Jean-Pierre Jossua, la contribution de Congar à l'œcuménisme. La quatrième partie, consacrée à Congar comme historien de l'ecclésiologie, est sans doute la plus fragile sur le plan systématique. À bien dire, un seul des quatre chapitres de cette partie se rapporte directement à ce thème, celui de John O'Malley. Deux autres chapitres, signés par des historiens (Scarisbrick et Melloni), relisent les journaux de Congar, sans s'intéresser spécifiquement à l'histoire de l'ecclésiologie. Enfin, un théologien et un philosophe s'intéressent à la pneumatologie et à la tradition. Une dernière partie est dédiée à la contribution de Congar au dialogue interreligieux. Certes, le salut des non-chrétiens et la manière suivant laquelle la grâce du Christ leur est offerte sont des thèmes bien présents dans l'œuvre de Congar, même s'ils ne sont pas centraux. Toutefois, la question du dialogue interreligieux, elle, ne fait pas partie des préoccupations de Congar, ni des théologiens de son époque, du reste, et il est donc anachronique de la traiter ici ou de vouloir la trouver dans l'œuvre de Congar. Pas surprenant que la première contribution de cette partie, celle du cardinal Cottier — une réflexion à partir du décret conciliaire *Nostra Aetate* —

si elle se présente comme une « réflexion en hommage à Yves Congar », ne se réfère d'aucune manière à la pensée de Congar sur cette question.

Je me demande si ce découpage systématique en quatre parties de l'œuvre de Congar la respecte réellement. Congar l'a répété souvent, sa vocation ecclésiologique et œcuménique, c'est une seule et même chose et non deux questions que l'on peut distinguer. Pour lui, l'œcuménisme n'est pas un traité à part, mais une dimension de tout son travail théologique. Il n'est pas théologien et œcuméniste, mais un théologien œcuménique ou un théologien qui intègre la dimension œcuménique à toute sa recherche théologique. De même, chez Congar, théologie et histoire ne sont pas deux disciplines que l'on pratique tour à tour, John O'Malley l'a bien saisi. C'est comme théologien qu'il est historien des doctrines ecclésiologiques, dans le respect de la discipline historique ou dans la distinction des méthodes, comme aurait dit son maître Chenu.

La majorité des auteurs invités ici à relire l'œuvre de Congar ne sont pas des experts, ni de fins connaisseurs de la pensée ou de l'œuvre de Congar. Cela donne parfois de curieux et décevants résultats (appliquer la réflexion de Congar sur la réforme dans l'Église aux évolutions actuelles en matière liturgique) à côté de véritables trouvailles, je pense en particulier ici au chapitre de John W. O'Malley qui associe deux ouvrages de Congar consacrés à l'histoire des doctrines ecclésiologiques ou à celui de F. Kerr qui relit l'article « Théologie » de Congar dans le *DTC* avec, comme grille de lecture, Congar et le thomisme.

Malgré le caractère composite de l'ouvrage et une systématique parfois déficiente, malgré aussi des relectures surprenantes de Congar parce que les auteurs ne sont pas suffisamment familiers avec son œuvre, malgré aussi certaines erreurs de faits (Flynn présente Jean XXIII « comme nonce à Paris durant la difficile période de la Seconde Guerre mondiale » où « il manœuvra excellemment avec le gouvernement français tout en venant en aide aux Juifs », alors qu'il n'arrive à Paris qu'en 1945). Quelques lignes plus loin (p. 96), il écrit que Congar « a joué un rôle décisif dans l'ébauche de textes durant la phase préparatoire […] du concile », disons plutôt que son rôle — et celui des consulteurs — était insignifiant au cours de la période préparatoire. Malgré tout, cet ouvrage témoigne de l'influence du théologien dominicain bien au-delà de l'aire linguistique francophone et de la pérennité de sa pensée au-delà de sa disparition. Du reste, Congar mérite bien l'hommage de la communauté théologique.

Gilles ROUTHIER
Université Laval, Québec

Jean LÉVÊQUE, **Job ou le drame de la foi. Essais.** Édités par Maurice Gilbert et Françoise Mies. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Lectio divina », 216), 2007, 292 p.

Ce livre exceptionnel pose une question fondamentale : quel sens peut bien avoir la souffrance d'un innocent ? Pour répondre à cette grande interrogation, le père Lévêque présente ici treize études rédigées entre 1971 et 2001. Elles sont ici réunies et forment un tout. Ces travaux, pleins de science autant que d'humanité, constituent une des meilleures introductions, sinon la meilleure, à la compréhension exégétique, théologique et spirituelle du livre de Job.

La première partie de l'ouvrage vise à situer le lecteur dans le contexte sapientiel, biblique et mésopotamien du livre de Job. Le thème du juste souffrant commence d'affleurer les textes dès l'époque de la IIIe dynastie d'Ur (2100-2000). L'idée s'impose que les dieux parfois rompent leur contrat avec les hommes. La persistance du mal, la multiplication des inégalités sociales, la ren-